

Jean-Jacques LAFFONT

Tunis, le 25/05/05

Bernard Belloc

Monsieur Le Doyen, Chers Amis, Chers Collègues, Chère Colette,

Quand le Professeur Matoussi m'a demandé de prononcer quelques mots à la mémoire de Jean-Jacques Laffont, la chose me parût facile, simple, tant il me semblait connaître Jean-Jacques, tant j'avais aimé l'aider dans la mise en place et le développement de son centre de recherche. Mais en réalité, la tâche est difficile car la personnalité de Jean-Jacques était très riche, son activité débordante et son œuvre fut immense. Et puis comment faire pour trouver les mots justes, les bons mots, devant Colette, son épouse ici présente, devant Jean Tirole son prestigieux co-auteur pour de très importants articles et ouvrages, et devant vous, nos amis Tunisiens, qui furent souvent aussi ses élèves.

Alors j'ai choisi de ne pas plagier le curriculum vitae de Jean-Jacques, j'ai décidé de laisser parler mon amitié et de laisser mon esprit vagabonder dans les souvenirs de l'expérience professionnelle qu'il m'a fait l'honneur de vivre auprès de lui.

Ma première rencontre avec Jean-Jacques, lorsqu'il revint à Toulouse, au milieu des années 70, fut une illumination. Nous étions un petit groupe d'enseignants post-doc qui avions essayé d'apprendre la théorie économique en lisant les meilleurs auteurs : Debreu, Hicks, Samuelson, Allais, alors dramatiquement absents des manuels académiques français. Nous avions l'impression d'être des sortes de clandestins dans l'Université française. Et voilà qu'une bouffée d'air arrivait. Le grand large était là, devant nous. Nous avions désormais avec nous quelqu'un qui connaissait parfaitement la science économique, celle qui irrigue les travaux des collègues du monde entier. Et en plus Jean-Jacques nous montrait comment on pouvait élargir le champ d'application de la science économique aux complexités créées par les problèmes d'information, d'incertain. Il nous ouvrait aussi tout le champ de l'économie publique et toute la complexité de l'analyse des problèmes les plus difficiles qui se posent dans les économies de marché contemporaines.

Ce fut pour moi un éclair, comme le fut la lecture de la thèse de doctorat que soutint Jean-Jacques à Harvard sous la direction du Professeur Arrow, en 1972 je crois. L'essai sur les travaux d'Akerlof, était lumineux de simplicité pour comprendre les effets distorsifs que les asymétries d'information créent sur les marchés. Les autres essais montraient comment les problèmes d'incertitude pouvaient être intégrés dans une économie de marché à travers des systèmes de l'assurance.

Le cours d'Economie publique qu'il donna alors durant longues années en Maîtrise à Toulouse était une merveille. Des centaines d'étudiants en profitèrent. Ses manuels font encore autorité. Les séminaires qu'il organisait autour des papiers et des ouvrages qu'il avait alors écrit avec J. Green et E. Maskin nous faisaient découvrir la théorie des incitations. Tout ceci jetait une lumière entièrement nouvelle sur des problèmes inédits pour la théorie (excepté pour Vickrey !), mais ô combien concrets : le financement des

biens publics, la manipulation des procédures d'allocation des ressources par des agents mieux informés que d'autres. Bref nous découvriions avec émerveillement que cette théorie microéconomique que nous avions quasiment apprise pour le plaisir alors qu'elle était peu répandue alors, était aussi la base pour comprendre et résoudre les problèmes d'économie publique.

Cette période, le milieu 70, fut le point de départ d'une folle aventure, pour nous à Toulouse d'abord, pour beaucoup d'autres en France, pour tous ceux qui nous ont rejoint : J.P.Florens, J.C.Rochet, J.Tirole, J.Crémer, H.Cremer, C.Gollier, P. Rey et d'autres encore. Mais je crois que ce fut aussi une belle aventure pour Jean-Jacques lui-même, mais là je parle sous le contrôle de Colette. Un amalgame extraordinaire s'était fait autour d'un homme au talent et à l'énergie infinie, autour d'idées et de principes simples : excellence de la recherche, rigueur absolue dans la démarche, ambition scientifique.

A partir de cet envol le développement de l'équipe exigea des moyens que l'université française donnait alors très chichement à Jean-Jacques. Certes les locaux arrivèrent vite, cela ne suffisait pas. Le talent entrepreneurial de Jean-Jacques se révéla alors et l'idée de l'IDEI naquit. Là encore, une idée simple, faire financer la recherche théorique par des partenariats industriels. Et toujours sous la contrainte omni présente d'un enseignement de qualité scientifique au top niveau. Le pari de Jean-Jacques était que la bonne recherche est toujours utile, soit directement parce qu'elle fournit des solutions utilisables pour les décideurs dans les grandes entreprises, publiques et privées, soit indirectement parce que la recherche est de toutes façons la meilleure formation pour accroître la valeur du capital humain d'une société.

Le pari fut non seulement gagné mais de plus un autre fut gagné. En effet, non seulement des partenaires industriels acceptaient de financer de la recherche théorique parce qu'ils y trouvaient les bonnes bases pour construire leurs stratégies, mais de plus les problèmes que rencontraient ces partenaires fournissaient des thèmes de recherche inédits. L'osmose était donc complète, sans remettre en cause la clé de la pérennité, l'exigence de qualité. Aucune concession à la médiocrité, pas de place pour les petites mesquineries.

Et petit à petit, à travers cette osmose Jean-Jacques se construisait un nouvel agenda de travail. Tourné vers l'analyse de l'Etat et de la puissance publique comme organisation.

Comme l'a écrit Th. Picketty, « Jean-Jacques était un libéral dans le sens où il croyait à la concurrence. Mais il se méfiait du laissez-faire car il savait trop bien que la concurrence doit être régulée ».

Et c'est justement en pensant à cette régulation et en s'interrogeant sur la structure et l'organisation des institutions en charge de l'appliquer que Jean-Jacques s'est progressivement intéressé à l'organisation et à l'efficacité des institutions publiques.

On a pu dire que comme certains économistes avaient élaborés la théorie de la concurrence imparfaite, Jean-Jacques a élaboré la théorie de l'Etat imparfait.

Car il ne suffit pas de définir des outils pour la régulation, encore faut-il qu'ils soient utilisés pour atteindre les objectifs de la régulation et qu'ils ne soient pas détournés au service d'intérêts particuliers, fussent-ils couchés au sein d'institutions publiques. Jean-Jacques était amusé de me voir faire des sortes de

travaux pratiques lorsque j'occupais des responsabilités locales et nationales dans le système français d'enseignement supérieur et de recherche.

Voilà une des grandes leçons que nous laisse Jean-Jacques, il était tout en un et nulle frontière ne séparait son action scientifique de son action collective au service de la communauté scientifique et de la société tout cours.

Jean Jacques Laffont était un géant modeste et attentif, une de ces personnalités rares et fascinantes pour ses amis, et ses collaborateurs, mais aussi pour des générations d'étudiants et de chercheurs dans le monde entier. Sa simplicité, son énergie inépuisable, sa curiosité dévorante et une humanité exemplaire séduisaient dès l'abord.

Un géant pour chercher, enseigner, construire, participer à la seule aventure qui lui semblait digne d'être vécue : comprendre le monde pour le rendre meilleur pour tous. Il fut d'une certaine façon un incompris, notamment dans notre pays toujours en mal de classifications et d'étiquetages. Mais Jean Jacques n'entrait dans aucune catégorie. Son ouverture d'esprit, son intuition des personnes et des situations, la dimension de tous ses objectifs le mettaient vraiment au dessus des disputes médiocres. Ses exigences de rigueur, de travail, de qualité étaient légendaires, mais pour qui a eu la chance de travailler avec lui, supporter ces exigences était un plaisir pour les succès auxquels elles conduisaient sans coup férir.

Son œuvre scientifique, dont l'importance a été reconnue par tous, en France, en Europe, en Asie, en Amérique, laisse un agenda de recherche entièrement renouvelé pour les économistes et pour quiconque pense que la réorganisation de l'action publique est une des clés de l'avenir du monde. Toute l'œuvre de Jean Jacques Laffont est tournée vers la compréhension des rouages économiques, au plus près des réalités, pour qu'en soit corrigés par l'action publique les excès pouvant porter atteinte à l'efficacité sociale et collective. Depuis plusieurs années, il était frappé par les difficultés des pays émergents et avait décidé de consacrer son énergie au domaine du développement et à la formation des cadres de ces pays. Parmi ses plus belles réalisations figurent des centres de recherche et de formation en Afrique, en Amérique du Sud et en Chine. Le dernier ouvrage qu'il a écrit vient de paraître. Il s'intitule « Regulation and Development ». Il avait juste le temps de relire les épreuves avant de nous quitter. Il faut avoir vu sur place, dans ce pays émergents, les étudiants et les responsables qu'il a formés pour comprendre la force extraordinaire que son enthousiasme communicatif, sa passion pour le savoir engendraient. Son sens de l'action, ses talents de meneur d'hommes complétaient avec une redoutable efficacité ses qualités scientifiques. Toujours dans l'action, toujours dans l'élaboration d'un nouveau projet, aussi insensé semblait-il au départ.

La grande leçon que les économistes doivent tirer de la vie et l'œuvre de Jean-Jacques Laffont est que pour le progrès de l'humanité rien n'est plus réaliste et plus concret que la recherche. Tout le reste est de second rang.